

Monsieur le Directeur, justement, je voulais vous voir !



Patrick CHARRIER

*Un directeur d'hôpital parle et
raconte ses 39 années passées
dans le monde hospitalier.*

Patrick CHARRIER

Monsieur le Directeur,
justement, je voulais
vous voir

*Un directeur d'hôpital parle et raconte 39 années passées dans le
monde hospitalier.*

© Patrick CHARRIER, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-3887-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Monsieur le Directeur, justement, je voulais vous voir »



39 années de combats d'un directeur d'hôpital

Ce jour de novembre 1976, en rentrant des cours à la faculté de droit de Lyon, j'ouvre la boîte aux lettres en bois de chêne verni de l'immeuble de la rue Saint-Lazare où mon épouse et moi avons élu domicile après notre mariage.

Cachée derrière le journal « Le Monde » auquel je me suis abonné en vue de préparer les concours administratifs, je trouve une lettre à l'en-tête du Ministère de la Santé. Je devine ce que contient et signifie cette lettre : elle va me donner le résultat du concours d'entrée à l'École Nationale de la Santé Publique, « session de formation des assistants de direction des établissements d'hospitalisation publics ».

Sans même entrer dans notre appartement au rez-de-chaussée, dont la porte d'entrée n'est pourtant qu'à quelques mètres, je déchire sans ménagement l'enveloppe et avec elle une partie de la lettre qu'elle contient. Je lis fébrilement la feuille déjà en lambeaux fabriquée dans ce mauvais papier dont l'administration centrale française doit avoir l'exclusivité : elle m'apprend qu'une certaine Bernadette Buguet, signant par autorisation du Directeur des hôpitaux, administrateur civil hors classe en charge du Bureau G.P.3, a l'honneur de m'informer que je suis reçu au concours à la 25^{ème} place.

Cette lettre signifie pour moi la fin de trois ans et demi de galère, depuis que j'ai réorienté mon parcours universitaire en vue de trouver du travail. Pas n'importe quel travail : mon épouse termine ses études de Médecine. Je me suis fixé pour objectif de trouver un emploi qui ne paraisse pas ridicule et inférieur à ses yeux et aux miens.

Cela me conduit à expliquer au préalable comment on devenait directeur d'hôpital dans les années 70. Mon parcours, atypique à ses débuts, plus classique par la suite, est assez représentatif du mode d'accès à cette profession le plus souvent rencontré parmi les directeurs d'hôpitaux.

Prologue - Comment je devins directeur d'hôpital

Après un baccalauréat A4 (littéraire, avec latin et grec ancien) en 1969, j'entrai au Grand Séminaire du Puy-en-Velay, dans la continuation de sept années de pension dans un petit séminaire vellave. Dans l'esprit de Vatican II, les Grands Séminaires s'étaient largement ouverts « au monde » selon le langage ecclésiastique de l'époque. Après un premier cycle de deux ans dédié à la philosophie, la Direction de l'établissement nous mettait gentiment dehors en nous invitant à apprendre un métier ou à faire des études profanes de notre choix, en vue d'approfondir notre vocation et de décider, soit de revenir faire un cycle d'études théologiques conduisant à la prêtrise, soit de choisir un autre chemin de vie.

Au cours de ces deux années de Grand Séminaire, je rencontrai un tout jeune professeur de philosophie, une personnalité hors normes qui m'éveilla à cette discipline au sens bouddhique du terme et me passionna pour la réflexion philosophique. C'est naturellement en faculté de philosophie à Lyon III que je choisis de m'inscrire en septembre 1971. J'obtins un D.U.E.L.¹ de philosophie (ancien nom du D.E.U.G.) en 2 ans, fin 1973.

Entretemps, pour des raisons personnelles qui n'ont pas leur place ici, je décidai de ne pas continuer dans la voie de la prêtrise et de suivre un autre chemin. J'aurais pu continuer en Faculté de philosophie et terminer ma licence en un an. Mais je savais qu'une licence d'enseignement en philosophie ne me conduirait qu'à une très hypothétique carrière d'enseignant et encore, à la condition de réussir le concours du C.A.P.E.S.², sachant que dans cette discipline, il y avait au mieux un poste ouvert pour 100 candidats. Ne parlons pas de l'agrégation, hors de ma portée dans cette matière : je connaissais mes limites.

Pour mon père, artisan électricien-plombier-chauffagiste travaillant dur par

tous les temps sur un rude plateau de la Haute-Loire, la philosophie était un OVNI, insusceptible d'assurer l'avenir de son fils, fût-il un cadet de famille... Ses clients appartenant au monde rural étaient manifestement du même avis : je fus un jour pressé de questions sur mes études universitaires par un agriculteur de ses clients. Il m'avait invité à m'asseoir un instant chez lui pour boire la « goutte » : dans le Velay profond, une telle invitation ne se refuse pas. Au 3^{ème} coup du tord-boyau, j'eus enfin le courage d'avouer que j'étudiais la philosophie : le brave homme faillit en avaler sa cigarette de tabac gris roulée au coin des lèvres et me regarda avec des yeux ronds, sidérés d'étonnement et pleins de commisération. Sa conclusion fut sans appel : « *Eh oui...il faut bèn de tout pour faire un monde....* ».

Recommencer ses études universitaires à zéro après 4 ans : une épreuve douloureuse.

Je décidai donc de reprendre mes études à zéro et de m'inscrire en première année de droit, en vue de préparer et passer les concours de cadre À de l'administration. Reprendre ses études à zéro quatre années après le bac' fut une décision douloureuse et une situation particulièrement pénible à vivre. Ma compagne et ses amis en étaient à leur 5^{ème} année de Médecine. Moi, j'étais tout juste de retour à la case de départ...À ma première rentrée en Droit, dans l'immense campus universitaire de la DOUA, perdu dans un vaste amphithéâtre au milieu d'étudiants tout juste bacheliers et bien plus jeunes que moi, je me suis fait tout petit, honteux, la peur au ventre que mes voisins ne me posent des questions sur mon parcours.

Je retournais à la case de départ mais, à la différence du Monopoly, sans y gagner un sou vaillant : je précise que, dès la fin de ma première année universitaire, j'avais mis un point d'honneur à ne plus demander d'argent à mes parents. Pour éviter à mes parents tout tracas financier et gagner mon indépendance, je trouvai un emploi de surveillant et enseignant vacataire dans un cours privé installé dans le vieux Lyon et des emplois de saisonnier agricole pendant l'été au Canada, dans la province de l'Ontario : le travail était dur, mais bien payé.

Je passai donc un D.E.U.G. de droit, option droit administratif, en ayant soin également de prendre tous les enseignements optionnels disponibles en sciences économiques. Je jonglais avec les horaires d'enseignement du cours privé et de la Fac, courant de tous côtés, soit *jambis cum pedibus* au pas de course en direction du vieux Lyon, soit avec une antique 2CV de 1954, de trois ans ma cadette, en direction du campus de la DOUA. Avec cette voiture extraordinaire, dont ma mémoire conserve affectueusement le numéro d'immatriculation, j'ai vécu bien des aventures qui rempliraient un livre...mais ce sera pour une prochaine fois.

En juin 1975, j'épousai Solange et en mars 1976, nous avons eu notre premier enfant, Cécile. À 24 ans, j'étais donc étudiant marié et père de famille : je n'avais plus une minute à perdre pour gagner ma vie de façon décente. Mon père ayant pris sa retraite, j'ai pu bénéficier d'une modeste bourse d'études. Un 2^{ème} prix au concours général de droit³ m'a exonéré un an des droits d'inscription. Par souci d'économie, nous avons continué à manger au Restau-U, y allant à tour de rôle pour veiller sur notre bébé à l'appartement. Solange faisait des vacances de médecine préventive universitaire, payées au lance-pierre, tandis que je continuais mon travail de surveillant dans le vieux Lyon, donnais des cours d'anglais le soir en M.J.C., plus quelques cours privés ...tant et si bien qu'un jour, en faisant nos comptes, j'ai découvert avec émerveillement que nous avions atteint la somme inouïe de 2000 Francs mensuels, correspondant, selon les tables de l'INSEE⁴, à 1 368 € d'aujourd'hui, allocations familiales comprises : nous étions euphoriques !

Après le mariage, il n'était plus question de repartir au Canada. Nous logions provisoirement chez mes beaux-parents à Roanne où j'ai trouvé un job d'été dans une bonneterie. Solange de son côté finissait au centre hospitalier de la ville son année de « stage interné »⁵ et bénéficiait à ce titre de la gratuité de 2 repas par jour. Cela m'autorisait à la rejoindre entre midi et 14h à l'internat du centre hospitalier et nous déjeunions ensemble à la table des internes et « C.E.S. »⁶. Le soir, nous dînions avec ses parents.

Les internes sont des mecs « énaurmes » avec des couilles « énaurmes »

La vie dans un internat d'hôpital était tout sauf triste. J'ai été affranchi de l'ambiance qui y régnait dès mon entrée dans la salle à manger de l'internat, toute bariolée de peintures sexuellement suggestives et ornée d'une banderole suspendue au mur proclamant : « *les internes sont des mecs énaurmes avec des couilles énaurmes* » (j'ai conservé l'orthographe de cette proclamation...). L'internat quitta peu après cette salle vétuste située dans un sombre sous-sol jouxtant la morgue et s'installa dans une ancienne villa de fonction où les internes étaient chez eux, un peu à l'écart des services hospitaliers.

À table, j'entendais chacun raconter ses aventures médicales du jour dans lesquelles le patient tenait la place de figurant ou d'objet d'expérience. Si la confraternité était totale dans les chahuts à répétition, elle était nettement moins présente dans les commentaires d'un cynisme appuyé sur les aptitudes de tel ou tel médecin, interne, C.E.S., infirmière ou stagiaire interné de l'établissement, surtout si c'était un médecin étranger ou une femme (En 1975, les internes féminines étaient encore peu nombreuses et se comptaient sur les doigts d'une main).

Les commentaires sur le personnel étaient le plus souvent sans nuance et prenaient en compte la morphologie physique autant, sinon plus, que les aptitudes professionnelles... Les deux agents hospitaliers en charge de l'internat n'étaient jamais appelés par leur nom, mais par le vocable générique « *ma sœur* », bien qu'elles ne fussent pas religieuses. Si l'une d'elles s'en accommodait volontiers, sa collègue le supportait manifestement mal, mais se taisait.

Les médecins étrangers, peu nombreux à cette époque, se tenaient en retrait : on sentait bien qu'ils étaient isolés du reste de l'internat par un mur invisible. L'un d'entre eux, un sud-vietnamien, m'expliqua les raisons pour lesquelles il voulait rentrer chez lui, à Saïgon, en dépit de la chute récente du régime sud-vietnamien (Saïgon était tombé 3 mois plus tôt). J'ignore s'il l'a fait. J'espère qu'il a eu le temps de changer d'avis : les *boat people* n'avaient pas encore pris

la mer en juillet 1975.

Les fêtes à l'internat pouvaient être orgiastiques, mais n'y étant point convié, je préfère ne pas évoquer ce sujet, dont je n'ai eu que des échos...notamment du bizutage des nouveaux et surtout des nouvelles... invitées, à genoux et les yeux bandés, à « sucer la bite du doyen », fort heureusement une simple saucisse de Strasbourg. Disons qu'on y buvait beaucoup et que la tenue la plus courante du Doyen après libations était celle d'Adam, juste avant le péché originel, tandis que les autres se bornaient à montrer leurs fesses... Certains épisodes pouvaient être drôles : les internes s'avisèrent une fois d'emprunter sur l'étendage à linge des religieuses leurs sous-vêtements, la plupart représentatifs de la mode d'avant-guerre (la Grande, évidemment, celle de 1914-1918...). Ils organisèrent dans l'établissement un défilé en costume bigarré qui réjouit beaucoup le personnel et les patients juchés aux fenêtres. Les religieuses qui en avaient vu bien d'autres ne s'en plainquirent pas et ne furent pas les dernières à s'en amuser.

Les enfants des internes mariés vivaient dans cette ambiance drolatique et ont bénéficié d'une acquisition accélérée et précoce du vocabulaire réservé aux adultes. Ainsi, la standardiste de l'établissement s'entendit répondre par un tout jeune enfant quand elle lui demanda si son père était là : « *I'peut pas. I'baise !* »... « et ta maman ? »... « *Elle baise !* ».

Une fois, un interne avait mis son bébé dans un carton sur le sommet d'un placard : on ne voyait que ses yeux étonnés observant du haut de son perchoir la vie de l'internat ; une autre fois, il l'avait placé sur un plat à viande et faisait le tour de la table du repas en le proposant à la dégustation : « *T'en prendras bien un peu ?* ». J'ai croisé ledit interne 25 ans plus tard, devenu un redoutable et très compétent médecin contrôleur de la Sécurité sociale...

Au cours de ces quelques semaines à fréquenter l'internat, je me suis rendu compte aussi de l'écrasante charge de travail qu'avaient à assurer ces jeunes gens, gardes sur place des semaines entières sans quitter l'établissement, nuits sans sommeil à répétition sur de longues périodes. Aucun ne se dérobaît à ses obligations professionnelles et personne n'aurait même songé à esquiver un